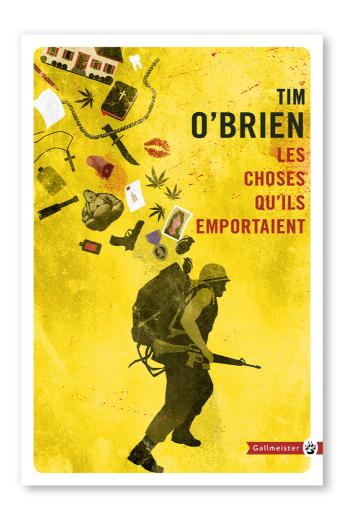




# Les Choses qu'ils emportaient Tim O'Brien



### **DOSSIER DE PRESSE**

**CONTACT ET INFORMATION** 

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr





## Cassons l'addiction : restons chez nous le jour du Black Friday

Une fois par mois, l'écrivaine Caroline Lamarche sort de sa bibliothèque un livre qui éclaire notre époque. Aujourd'hui, "Les choses qu'ils emportaient", par Tim O'Brien qui pourrait nous aider à survivre au massacre de l'hyperconsommation.

Le Black Friday, qui ravage la planète en un seul jour de consommation monstrueuse, à coup de cohues insensées, d'enseignes aux portes ouvertes chauffant la rue en ce 29 novembre, de débauche d'emballages en plastique, de gadgets à l'obsolescence programmée, de vêtements bradés au prix de l'esclavage d'enfants de l'autre côté du monde, le Black Friday, donc, me donne envie d'emprunter une phrase à Aurélie William Levaux, dans *Bataille (pas l'auteur)* (éd. Cambourakis), dont l'irrévérence m'a sauvée de la cohue *feel good* des promus de l'automne : " Je regrettais que mon pouvoir d'achat ne soit pas encore plus faible, ça aurait été une excuse excellente pour éviter le massacre. "

Eviter le massacre, pendant la guerre du Vietnam, ce n'était pas possible. De 1968 à 1970, Tim O'Brien a fait partie d'une division d'infanterie de l'armée américaine qui traquait les Vietcongs dans la jungle. Son livre (1) a renouvelé la littérature dite de guerre par un dispositif à la fois humble et percutant qui consiste à rendre compte non des mouvements de troupes et des péripéties des combats, mais des choses que les soldats emportent, ce qui leur est indispensable pour ne pas mourir tout de suite : boussole, canif, ouvre-boîte, bombe antimoustiques, briquet, rations alimentaires, gourde, casque en acier, veste pare-balles, mais aussi lettres d'une petite amie, journal intime, Bible, grigris divers, dope, préservatifs. Plus les armes : pistolet, mitrailleuse, lance-grenades, fusil d'assaut, chargeurs et munitions.

Et ce paquetage, dont le poids est déjà une épreuve, revient comme un leitmotiv dans la description des états émotionnels de ces gars de 20 ans pilotés par le lieutenant Jimmy Cross qui est le double de l'auteur. La description d'un galet rond et doux ramassé sur une plage et qu'on roule sous la langue pour atténuer le stress, y côtoie le récit de morts souvent absurdes. Celle - tragiquement inutile car " il n'y avait pas de péril réel " - d'un jeune vietnamien croisé sur le chemin. Ou celle du soldat Lavender qui s'était éloigné un instant, " zigouillé, éclaté, descendu en remontant sa braguette ". " Ils se servaient d'expressions dures pour dissimuler leur terrible douceur ", nous dit Tim 0'Brien, ajoutant que leur manière d'avancer jour après jour n'était pas du courage mais de la peur, oui, " ils avaient seulement trop peur pour être des lâches ".

Aujourd'hui, on dirait que nous avons trop peur pour être autre chose que des lâches. Des lâches qui emportent avec eux tout ce qu'ils peuvent emporter. Non de manière calculée, économe, solidaire, comme des combattants, mais comme des drogués consentant à leur perte, joyeux de la subir, enthousiastes à la précipiter.

Cassons l'addiction. Restons chez nous le jour du Black Friday. Lisons ! Convoquons les auteurs qui pourraient nous aider à survivre au massacre de l'hyperconsommation. Tim O'Brien, cet inclassable devenu un classique, pourrait bien être de ceux-là.

### **Caroline Lamarche**

(1) Les choses qu'ils emportaient, par Tim O'Brien, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Yves Prate, Gallmeister, 241 p., 1990.

Gallmeister Presse

# LE MATRICULE DES ANGES

## HISTOIRE LITTÉRAIRE LES INTEMPORELS



# Dans la brume

L'écrivain américain Tim O'Brien entraîne le lecteur dans la jungle du Vietnam et dans des fragments d'histoires sans début ni fin.

l'âge de 22 ans, Tim O'Brien (né en 1946) est enrôlé dans la guerre du Vietnam, de laquelle il revient deux ans plus tard, mais la mémoire encombrée d'images. Vingt et un ans après, il décide de coucher sur le papier ce qu'il a vécu « au pays des fantômes », transformant alors ses souvenirs en histoires. Des histoires de guerre forcément, donc pour la plupart à peine crédibles, mais moins une histoire de guerre est crédible et plus elle parât vraie, parce que la réalité de la guerre reste toujours incroyable.

Dans ce paradis du mal qu'était alors le Vietnam, il y avait de quoi devenir fou, ne serait-ce qu'en pensant à toutes les façons dont on pouvait y mourir, celles auxquelles on pouvait naturellement s'attendre, et celles que l'on n'imaginait même pas, comme de mourir à cause d'un virus (cela paraissait à la fois trop bête et trop simple). Autour des gars qui appartenaient à la même section que Tim O'Brien, il y avait les Willie Peter, ces bombes qui répandaient du brouillard, comme si la jungle et les rizières ne produisaient pas assez de brumes. Et il y avait ces paysages, qui ne laissaient pas les esprits sereins, surtout la nuit, durant laquelle, à force de guetter des bruits, ils finissaient par entendre n'importe quoi :
« il semblait que le Vietnam entier était vivant et brillait de tous ses éclats – des formes bizarres on-

dulaient dans les rizières, des pères fouettards en sandales, des esprits qui dansaient dans de vieilles pagodes. » Durant ces nuits sans sommeil, tous avaient peur de mourir, et plus encore de montrer qu'ils avaient peur.

On l'imagine sans peine, À propos de courage porte son lot d'horreurs et de morts. Vous avez Ted Lavender par exemple, mort d'une balle dans la tête. Et puis Curt Lemon, que vous verrez d'abord rire, dire quelque chose à l'un des gars, faire un pas de côté, poser le pied sur un chargeur qui explose, son corps déchiqueté se retrouvant suspendu aux branches des arbres, et ses copains se voyant contraints de ramasser ses morceaux (un souvenir obsédant, qui revient de lui-même, et qui réapparaît d'ailleurs plusieurs fois). Et aussi l'homme qu'O'Brien a tué, moins pour le faire mourir que pour le faire disparaître, « le faire s'évaporer » - selon l'auteur, c'était un homme jeune, qui ne semblait pas taillé pour la guerre, et qui devait préférer les mathématiques. Mais à côté de ces horreurs sans nom, il y avait aussi des moments de paix, de calme profond, et le plaisir étourdissant d'être encore en vie à la fin d'un combat, même si l'un des leurs avait été tué.

Entre deux embuscades, Tim O'Brien prend le temps d'évoquer ses copains, ce qui nous rappelle qu'il est bien question d'êtres humains, détail que nous avions presque oublié. Son regard se laisse alors attendrir par ces soldats qui sont encore des gamins. L'un d'eux emportait toujours avec lui les lettres d'une jeune fille, autrement dit cent dix grammes de bonheur pur. Tel autre gardait précieusement la photo de sa petite amie, ou d'une fille qu'il aimait, seule présence qui le rattachait encore à son propre passé. À cette vie d'avant dont ils n'étaient pas encore rassasiés.

Le plus étonnant finalement, c'est qu'O'Brien ne dit jamais que la guerre c'est l'enfer (à l'évidence, le truisme n'est pas son fort). Il le montre. Le donne à lire, ce qui est beaucoup plus efficace. Mais pour l'écrivain qui se souveint et qui tente d'enfermer ses souvenirs dans l'épaisseur d'un livre, au-delà du Vietnam il y a toujours la littérature, et avec elle la question de ce qui s'écrit. Celui qui sera récompensé par le National Book Award en 1979 pour la poursuite de Cacciato n'hésite pas, entre deux histoires, à se poser, réfléchir sur ce qu'il est en train d'écrire, cherchant surtout à savoir s'il raconte la vérité ou s'il ment,

s'il s'invente du passé (c'est un peu comme s'il revenait vingt ans plus tard sur les lieux : en apparence, tout est ri-

goureusement comme avant, et pourtant tout a changé – la guerre n'est plus là).

À propos de courage reste un livre dur, douloureux, souvent poignant, mais quelque chose dans ses phrases (leur longueur peutêtre, ou leur fluidité, cette sincérité et cette humanité qui affleurent presque sous chaque mot) nous arrache au présent de la guerre et nous entraîne ailleurs. Où exactement, il est difficile de le dire. Vraisemblablement à l'intérieur d'un livre, qui s'écrit aussi bien avec la mort qu'avec la beauté, les deux se mêlant alors en une réalité qui est peut-être exclusivement littéraire, mais qui n'en a pas moins le mérite de séduire, et dans une écriture qui a le pouvoir d'un démiurge : « dans une histoire qui est à peu près l'équivalent d'un rêve, les morts sourient et s'assoient et reviennent parmi les vivants ». Cela rend la guerre un peu plus supportable.

Didier Garcia

À PROPOS DE COURAGE

DE TIM O'BRIEN traduit de l'américain par Jean-Yves Prate Gallmeister, « Totem », 272 pages, 9,20 € Gallmeister



## **OUBLIER LE VIETNAM**

Tim O'Brien et son traumatisme du Vietnam sont au cœur de À propos de courage, récit halluciné entre lyrisme et réalisme. Un incontournable de la littérature américaine.



À PROPOS DE COURACE TOTEM 272 P., 9 €

À PROPOS DE COURAGE ? À propos d'un monstre de livre surtout! D'une œuvre de fiction fracassante sur la guerre du Vietnam! Si le sujet vous intéresse, et d'ailleurs plus généralement si la littérature vous intéresse, ne cherchez pas plus loin, ce volume est vital. Vendu à plus de 2 millions d'exemplaires aux États-Unis (depuis sa parution en 1990), finaliste du prix Pulitzer (il fallait vraiment un John Updike en face pour lui chiper, in extremis, la prestigieuse récompense), en bonne place dans la sélection des meilleurs livres du siècle du New York Times, et prix du Meilleur livre étranger de notre côté de l'Atlantique, À propos de courage est aujourd'hui un classique, enseigné dans tous les lycées américains.

Ex-engagé sur le terrain, Tim O'Brien se met en scène. Par un alliage subtil de mémoire et d'imagination, il réécrit cette « putain » de guerre, pour reprendre les mots d'un (disons du seul) autre maître auteur sur la question, le journaliste Mickael Herr. Nul besoin de chercher les frontières entre le réel et l'inventé, le sensé et l'insensé, dans cette méditation il n'y en a aucunes. Sur le front

humide, comme tous ses compagnons d'armes, O'Brien le soldat avait pris cette guerre en plein visage. Brutale, absurde, tyrannique, elle lui avait volé la joie, l'innocence et l'espoir de revivre un jour normalement. Vingt ans plus tard, sa moiteur sanglante lui colle toujours à la peau. O'Brien, l'écrivain, n'a donc pas d'autres choix que de réinventer cette erreur de l'histoire en la plongeant dans le bain salvateur de l'imaginaire. Ses fantômes, il les porte en bandoulière. Hélas, il ne les tuera jamais. Mais il les regarde en face, il les affronte, les martyrise, jusqu'à ce qu'ils deviennent ridicules. Fragments de vie et de mort, de courage et de lâcheté, de folie et de raison, de passé et de présent, ce roman halluciné est, juste après celui de Conrad, le plus saisissant des voyages Au cœur des ténèbres. Fait d'un parfait mélange d'envolées poétiques et d'hyperréalisme, le livre d'O'Brien ne se lit pas, en réalité il s'écoute. Et pendant qu'il vous murmure de tourner la page de cette guerre atroce, vous, vous tournez les pages en criant au prodige. • Marine de Tilly



24 janvier 2020

## IDÉES |

## L'AMÉRIQUE, UNE HISTOIRE DE GUERRES



### AMERICA

«L'Amérique aime-t-elle la guerre?» numéro 12, Les Editions America, 200 pages, 19 euros

### LA REVUE DES REVUES

Provocatrice et assumée comme telle, cette question barre la couverture de la revue America: «L'Amérique aime-t-elle la guerre?» «Qu'elle l'admette ou non, l'identité américaine est profondément liée à la guerre », assure, dans son éditorial, François Busnel, le directeur de la revue trimestrielle qui veut raconter «à hauteure d'homme » la société et la culture américaines, montrant ce qu'elles ont de fascinant mais aussi leurs failles.

Les faits sont là, incontestables. «Né d'une guerre, le pays a connu moins de vingt ans de paix dans toute son histoire. Même pour une nation relativement récente, cela semble peu», souligne l'historien Bruno Cabanes dans son dense article d'ouverture sur l'histoire militaire des Etats-Unis.

La guerre a profondément nourri l'imaginaire américain en littérature comme dans le cinéma. L'histoire des Etats-Unis est celle d'une longue suite de conflits. Contre les Indiens, contre les Anglais, contre les Mexicains. La guerre de Sécession a brisé le rêve national et reste encore aujourd'hui l'événement le plus traumatisant de l'histoire américaine.

En 1917, avec leur intervention dans la guerre européenne, les Etats-Unis s'affirment comme la nouvelle puissance mondiale. «La grande guerre des Américains, en réalité, c'est la seconde guerre mondiale, qui marque la transition d'un corps expéditionnaire de taille modeste à une gigantesque armée adossée à une puissante industrie de guerre», note Bruno Cabanes. C'est aussi une guerre ressentie profondément comme juste, ce qui ne sera plus le cas pour le conflit au Vietnam ni pour la guerre afghane, et encore moins pour l'absurde intervention en Irak en 2003.

#### L'expérience du front

Le très riche dossier de la revue se nourrit d'interviews, dont celle du grand auteur de romans noirs James Ellroy, ou de textes d'écrivains profondément marqués par leur expérience du front et qui en ont fait la matière de leurs livres. Ainsi Tim O'Brien sur le Vietnam. «Nous avons lâché plus de bombes sur ce pays grand comme la Californie que sur l'ensemble de la planète pendant la seconde guerre mondiale. (...) Et nous avons perdu la guerre», note, désabusé, l'auteur de Les choses qu'ils emportaient (Gallmeister. 2018), un des récits les plus forts sur cette sale guerre.

«L'armée reste aujourd'hui l'un des derniers piliers de la fierté nationale, l'une des rares institutions en qui la population ait confiance, mais il y a une lassitude grandissante face à ces guerres sans fin», relève pour sa part Kevin Powers, vétéran de la guerre d'Irak magistralement décrite dans son roman Yellow Birds (Stock, 2013). Ecrivaine et journaliste, Jennifer Haigh raconte les femmes soldats et leur combat pour être traitées comme des combattants comme les autres. Selon un rapport de 2019 du département de la défense, une sur quatre est agressée sexuellement par un collègue soldat. 🖷

MARC SEMO